

LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN

Une interview de Jean GIONO réalisée par Marcel Daoust et René Papot au cours du stage "Techniques Sonores".

Ecrire une nouvelle ou un livre, est-ce bien différent d'écrire un texte libre à l'école ? Comment exerce-t-on « le métier » d'écrivain ?

C'est ce qu'une équipe du stage « Techniques Sonores » 1967 installé en Provence, est allé demander à Jean Giono. Nous avons pensé qu'un plus large public méritait de connaître son avis.

Le texte libre n'est-il pas trop souvent uniquement une relation « objective » d'un événement vécu ? Une plate chronique ? Laissons-nous suffisamment libre cours à l'imagination des enfants ? A la véritable création ? Sur quoi et comment s'exerce-t-elle ?

Jean Giono nous livre ses simples mais efficaces secrets. Nous retrouvons aussi dans sa bouche, presque mot à mot ce que nous disions dans la présentation des BT Sonores littérature d'une œuvre et son paysage.

P. GUERIN

— *Nous aimerions connaître ce qu'est le métier d'écrivain.*

Jean Giono : — Le métier est double : l'imagination, une explication des personnages pour soi-même, et une technique de l'écriture semblable à une rédaction à l'école.

— *Vous avez des contacts avec certains personnages de la région pour faire vos personnages de roman ?*

— Non, jamais ; jamais rien de réel ; contrairement à ce qu'on croit, on ne se sert jamais d'une chose réelle, on imagine.

— *Dans vos livres on sent un grand amour de la nature, de la Provence...*

— Oui bien sûr ; bien sûr, qu'on voit une rivière, bien sûr qu'on voit un arbre, bien sûr qu'on voit une colline. Mais on ne se sert pas du paysage tel qu'il a été. On est obligé de le défaire, de le démonter pour reconstituer un paysage nouveau. L'auteur le transforme. De même lorsqu'il se sert d'un visage, d'un personnage réel ; dans l'écriture il ne lui donne pas son visage exact, il le sublime (en trop ou en moins). S'il est grand il sera petit, s'il est rouge, il sera peut-être pâle. Il donnera au personnage qu'il

connaît, un caractère tout à fait nouveau, sublimé à ce moment-là.

La Provence ! La Provence ! Non, j'écrirais tout aussi bien en Chine, au Sénégal ou au Groenland, ça m'est tout à fait égal. J'ai écrit simplement ce que je connais, c'est le plus simple. Je n'ai pas décrit la Provence, j'ai décrit une Provence particulière, la mienne, je me sers d'une Provence totalement inventée, comme Faulkner invente le Comté de Yoknapataupha.

— *C'est le travail de la création littéraire ?*

— De la création tout court. La pomme de Cézanne n'est pas la pomme qu'on croque, c'est une pomme sublimée. La nappe de Cézanne est également une autre nappe.

On ne peut pas se servir de la nature telle qu'elle est. La nature occupe une place dans laquelle nous ne pouvons plus rien mettre. On est obligé de mettre quelque chose à côté de la vérité. A côté de la pomme véritable, il faut la pomme du peintre, il faut la pomme du littéraire.

Et la musique ! C'est encore plus sublimé.

La sculpture, vous voyez bien que le volume n'est pas le même ni les proportions ; par exemple les jambes des statues sont toujours plus grosses que nature. L'échelle donc change, par conséquent la lumière circule différemment ; c'est important ça : c'est le procès du réalisme. Pendant un certain temps on a eu une école littéraire portant ce nom. Mais ce qu'on appelle réalisme n'existe pas, l'art est toujours subjectif, il n'y a rien d'objectif, pas même un objectif photographique.

Le « réalisme » est subjectif.

— *Prenez-vous beaucoup de notes ?*

— Jamais aucune note, car tout se fait sur l'instant même. On imagine l'ensemble et la création des détails s'organise au moment même de l'écriture, par des signes qui sont les mots. Les mots ont un potentiel de force et chaque mot organise une phrase, une pensée qui fait le caractère.

— *Qu'est-ce qu'on appelle l'inspiration ?*

— Il n'existe pas d'inspiration, de moments d'inspiration, il y a simplement un travail organisé comme le fait un menuisier ou un cordonnier. Un cordonnier ne peut pas dire : « Aujourd'hui je ne peux pas travailler parce que je ne suis pas inspiré » ; le boulanger ne peut pas dire : « Aujourd'hui, je ne vous ferai pas de pain, je ne suis pas inspiré. »

— *Faire un livre, c'est enfanter ou fructifier ?*

— Non, c'est très difficile, très difficile. C'est un travail, mais ce n'est pas une souffrance ni un concept d'angoisse. C'est le même travail, la même fatigue que le cordonnier ou le boulanger. C'est un métier... c'est un métier. D'abord peut-être, un don. Mais il faut s'amuser...

— *Qui vous a donné l'idée de faire ce métier ?*

— Rien ne donne l'idée. On a envie ; on a envie de chasser le papillon, on a envie d'être notaire, d'être coureur à pied. On ne sait pas à l'avance ce qu'on sera. On a simplement envie de se distraire. On se distrait par la course à pied ou l'automobile, ou par l'écriture...

J'ai été simplement employé de banque pour gagner ma vie et pour mon plaisir j'écrivais ; quand j'ai été suffisamment libre pour écrire, j'ai continué à m'amuser...

— *Ecrivez-vous du premier jet ou travaillez-vous beaucoup les phrases ?*

— Oui et non. Quelquefois, certains passages sont écrits tout de suite quand certains personnages sont plus organisés que d'autres. D'autres fois, il faut travailler, il faut forcer certains personnages, les obliger à faire ce que l'on veut.

— *Il faut donc, en imagination, vivre comme vivent ces personnages ?*

— Oui ; c'est-à-dire qu'on vit d'eux constamment. Un roman est un travail de longue haleine qui peut durer 20 ans, 25 ans. Certains de mes livres, j'ai commencé de les imaginer il y a 50 ans ; je ne les écris que maintenant parce que la matière elle-même n'était pas prête. L'imagination est une partie extrêmement agréable, il n'y a pas de travail physique. On peut être détendu, on peut être endormi, presque endormi. On voit très bien toute la période du roman, les gestes des personnages. Le travail effectif ne commence qu'au moment où on ajoute des signes, les mots, la phrase.

— *Quand écrivez-vous ?*

— Tout le jour. Je ne fais rien d'autre. Comme n'importe quel artisan.

— *Quand vous écrivez, est-ce que vous avez en tête la composition définitive de votre ouvrage ?*

— Oui, mais je ne connais pas les détails... et c'est la chose la plus importante. Je vois peut-être certains petits détails qui sont un peu plus colorés que les autres, mais je ne connais pas les détails de l'écriture, c'est plus intéressant, car c'est seulement la nouveauté qui m'intéresse. Si tout était fait d'avance, si on faisait ce que disait Boileau, si on pensait soigneusement les choses, avec un plan préconçu bien organisé, on n'aurait plus aucun



Photo Keystone

intérêt à écrire à mon avis. Je pourrais vous dire aussi que je connais très bien la dernière phrase. Je connais quelquefois aussi la première. Mais à partir du moment où je vais mettre cette première phrase, elle impose elle-même la démarche de tout le livre.

— *Il ne vous vient pas, parfois, l'envie de sauter quelques pages? Est-ce que vous écrivez de la page 1 à la page 100? N'avez-vous pas envie d'écrire d'abord certains passages?*

— Non, si vous avez envie de sauter des pages, c'est qu'elles ne servent à rien... J'écris et puis à un certain moment, je me dis « Tiens, tu arrives à un passage beaucoup plus intéressant que ce que tu viens d'écrire, plus précis... » Donc, je vais abandonner ce qui est moins bon.

— *Vous l'abandonnez définitivement?*

— Définitivement, je n'y pense même plus. C'est un grand bonheur pour moi d'arriver sur un passage qui est parfaitement fait alors que précisément je peine... Je me dis alors « Ça va très bien, ça marche, ce que nous avons écrit avant est totalement inutile. » Nous avons parlé de l'imagination, nous avons parlé de l'écriture, nous sommes arrivés à la structure. Si précisément nous passons d'une page à l'autre, si nous évitons cette page, c'est qu'elle n'était pas nécessaire à la structure.

— *Vous arrive-t-il d'écrire plusieurs livres en même temps?*

— Oui, souvent. En ce moment, il y en a deux sur ma table. J'étais en train d'en écrire un intitulé *Dragoon* et puis je suis arrivé à un moment où il fallait que j'aie un peu de recul et j'en ai commencé un autre qui s'appelle *L'oiseau gris*, pour revenir ensuite au premier, l'esprit clair.

— *Avez-vous été influencé par quelques écrivains?*

— Par des écrivains non, mais je suis influencé par tout, les gens, les pays, mais influencé par un écrivain, non. Faisons encore une comparaison avec un artisan. Il tiendra son rabot d'une certaine façon, son marteau d'une certaine façon. Son apprenti essaiera de travailler comme son patron, il essaiera de tenir son marteau comme son patron. Mais on ne peut pas être influencé par un écrivain, l'écriture, l'organisation des mots, la place qu'ils occupent, les signes sont personnels.

— *Ce « Jean le Bleu » qui m'a tant frappé quand j'étais jeune, est-ce que vous le revoyez de temps en temps dans votre pensée?*

— Non, non, je ne m'intéresse qu'à ce que j'écris actuellement. Tout ce qui est fait est terminé, le livre est tombé de moi, c'est fini. Si je gardais mes livres, depuis 40 ans, 50 ans, ce serait une forme d'orgueil extraordinaire.

— *Pourriez-vous nous donner une définition de la poésie?*

— Non! je n'ai pas de définition. La poésie, ça ne se définit pas plus que le bonheur. Non, non, la poésie, je ne sais pas du tout ce que c'est. Quelquefois j'en fais, parce qu'elle me plaît, mais ça n'est peut-être pas celle qui va vous toucher. C'en est peut-être une autre. La poésie existe à la fois dans l'auteur et dans le lecteur, c'est archipersonnel puisque c'est à la fois personnel pour vous et personnel pour moi.

— *Toujours est restée en moi la poésie d'« Orion fleur de carotte ». Est-ce que vous aviez aussi cette poésie en vous?*

— C'est une simple métaphore plutôt que de la poésie. La poésie est plus

difficile. La poésie est parfois dans les mots les plus gris du monde. Ce sont des mots comme « peut-être », comme « cependant », ou comme « et » ou « alors » ou peut-être une simple virgule et la poésie éclate brusquement. Si cette virgule n'y était pas, ça n'était peut-être pas la poésie. C'était la phrase la plus terne, mais la virgule ayant donné un temps, a obligé à une sorte de rythme et c'est une vraie poésie. « Orion fleur de carotte » est une poésie naturelle plus simple peut-être, la poésie est une chose qui circule plus subtilement dans l'intérieur des phrases et beaucoup plus grise que les choses ordinaires.

— *En somme vous nous avez donné une définition de la poésie ?*

— C'en est une, il y en aurait cent mille autres. Si vous aviez sur l'autre piste de la bande magnétique l'opinion d'un poète, il vous donnerait une autre définition qui serait aussi valable.

— *Dans vos ouvrages vous avez surtout mis en action des humbles, je me souviens par exemple de Panturle, vous avez un amour particulier pour les gens du peuple.*

— Je déteste les humbles, je déteste le peuple. Mon père était cordonnier, c'était un aristocrate, et je suis un aristocrate et Panturle était un aristocrate et il n'y a pas de peuple et il

n'y a pas d'humbles parce que personne n'« est humble »... On peut être un imbécile. Mais tout le monde doit avoir son orgueil. Ma mère était une aristocrate et c'était une repasseuse. C'était la plus grande aristocrate que j'aie jamais vue. Quand j'étais tout petit enfant et qu'on me lisait des textes de la Révolution Française et qu'on parlait des aristocrates, je voyais ma mère.

— *Au fond, c'est une question de vocabulaire ?*

— Oui mais c'est très important, je me sers du vocabulaire pour écrire. Je suis formel!... Je suis formel, je n'en veux pas, je ne veux pas d'« humble »...

— *Je voulais dire que j'avais fait une erreur de vocabulaire.*

— Il n'y a pas d'erreur. C'est un mot qui peut servir pour autre chose, mais pas pour moi... Oh! l'humilité, c'est autre chose... c'est le plus grand orgueil! Le plus grand orgueil, c'est l'humilité. Mais ne parlons pas de peuple, ne parlons pas d'humbles. Nous sommes tous les mêmes ici ce soir, nous sommes du peuple, nous sommes des pauvres mais nous sommes des aristocrates et des grands nobles, des individuels, nous ne sommes pas des communs.

*Le 10^e stage des Arts du Feu aura lieu à Saumur
du 5 au 12 avril 1968*

*S'adresser à : M. Vergne. Lycée Technique de
Saumur - 49*